

Des couvents niçois - Éléments méconnus du patrimoine

La forte présence du catholicisme à Nice a engendré la construction de nombreux édifices qui aujourd'hui, pour ceux qui subsistent, forment des éléments méconnus mais forts du patrimoine local. Souvent marqués par l'âge baroque, ces bâtiments méritent qu'on les redécouvre.

UN MOYEN-AGE RICHE EN FONDATIONS



La présence de couvents d'hommes et de femmes à Nice commence avec la fondation de l'abbaye bénédictine de Saint-Pons, au VIII^e siècle. Pendant près de cinq siècles, elle demeura la seule structure de ce type à Nice, accumulant richesses et terres. Du bâtiment original, détruit à plusieurs reprises par des accidents ou des faits de guerre, il ne reste rien. L'actuelle structure date du début du XVIII^e siècle, quand l'ensemble, église et couvent, fut mis au goût baroque, semble-t-il vers 1725 (voir Fiche « L'abbaye de Saint-Pons»). Au XIII^e siècle, le renouveau du mouvement monastique catholique vit la floraison de nouveaux bâtiments, appelés à s'étendre et à recevoir de nombreuses modifications stylistiques au fil des modes architecturales. Il en fut ainsi pour le couvent des Dominicains, établi en 1242 (site de l'actuel palais de justice), le plus prestigieux des deux avec sa vaste église de style ogival, Panthéon de la noblesse niçoise, où le duc de Savoie Charles II se maria en 1521 ; du couvent des Franciscains (locaux actuels du Nettoyement, place Saint-François), établi en 1251 ; du premier couvent des Augustins (sur le site actuel du nord de la place Garibaldi), fondé vers 1280 ; du premier couvent des Clarisses, fondé à la même époque non loin de là ; du premier couvent des Carmes (fin du XIII^e), installé sur le site actuel de la rue Paradis (qui en a tiré son nom). Des Dominicains, il ne reste que le mobilier baroque de la sacristie de la cathédrale Sainte-Réparate ; des Franciscains subsiste encore, noyé dans le bâti, l'église (visible depuis la ruelle Saint-André) et probablement une partie du cloître (dans la cour voisine) ; des trois autres, abandonnés dès le XV^e siècle, voire au XVI^e, rien ne subsiste.

Le XV^e siècle ne vit qu'une nouvelle implantation, hors les murs, le couvent des Franciscains de l'Observance, fondé en 1460, le plus vaste et le plus beau couvent niçois de son époque, détruit lors du siège de 1543. Heureusement, les moines purent se réinstaller dans une petite chapelle de Cimiez appartenant aux Bénédictins, où ils déposèrent les trois tableaux de Bréa sauvés du désastre. Ils développèrent là un nouveau monastère, élément fort aujourd'hui du patrimoine niçois dont ils sont toujours les desservants (voir Fiche «

Romains, Niçois et hivernants à Cimiez »). Quant à l'édifice initial, il fut rasé et on érigea sur son site le monument commémoratif dit la Croix de Marbre (1568). Au début de ce même XVe siècle, les Augustins, les Clarisses et les Carmes abandonnèrent leurs édifices pour se réfugier dans les murs de la ville, les premiers à côté de l'église Saint-Martin à laquelle ils ajoutèrent leur nom et un édifice conventuel (toujours visible à droite de l'église mais remanié à l'âge baroque), les secondes là où se dresse aujourd'hui la chapelle de la Providence, les derniers sur le site de l'actuelle école élémentaire du Château.

A L'AGE BAROQUE, UNE NOUVELLE VAGUE



Avec la Réforme catholique et la création de nouveaux et nombreux ordres religieux au XVIe siècle, de multiples édifices furent bâtis, d'autres agrandis. Parmi les nouveaux, on peut citer le couvent des Capucins de Saint-Barthélémy, toujours visible dans sa simplicité au flanc de l'église homonyme (voir Fiche « Saint-Barthélémy, mémoire d'une Nice campagnarde ») et fondé là en 1552 ; le couvent des Jésuites, créé en 1606, celui des Minimes, fondé en 1633, les deux couvents de Visitandines, celui du cours Saleya, établi en 1634, et celui du puy Saint-Martin (1667), le couvent des Augustins déchaux (1643), celui des Cisterciennes de Saint-Bernard (1661), celui des Théatins (1671). A cela il faut ajouter le transfert du couvent des Carmes en 1555 à côté de l'église Saint-Jacques (aujourd'hui dite Sainte-Rita) et celui des Clarisses en 1604 sur le site de l'actuel couvent de la Visitation. Au terme de cette énumération, Nice se voit donc quadrillée, à la fin du XVIIe siècle, par un véritable maillage d'établissements religieux d'hommes ou de femmes qui ont laissé des traces plus ou moins importantes, parfois d'imposants bâtiments, parfois un simple nom de rue. En ville, on en dénombre en effet douze (Dominicains, Franciscains, Augustins, Clarisses, Carmes, Jésuites, Minimes, Visitandines -deux-, Augustins déchaux, Bernardines, Théatins) auxquels s'ajoutent les trois ensembles de la campagne (Bénédictins, Observantins de Cimiez et Capucins de Saint-Barthélemy). Cette population religieuse est alors estimée à sept cents personnes, sur un total d'environ quinze mille habitants, et contribue largement à la vie quotidienne de la cité. Toutefois, l'exiguïté de la ville, enclose dans ses murailles, donna à la majorité de ces édifices du XVIe siècle un aspect curieux : loin de la forme traditionnelle, dévoreuse d'espace avec son cloître, les couvents niçois se présentent sous l'aspect d'immeubles banals, comme celui des Carmes (22 rue de la Préfecture) ou celui des Minimes (9 rue Saint-François-de-Paule), englobant parfois l'église elle-même (comme le couvent des Théatins au-dessus de la chapelle de la Miséricorde, alors dédiée à saint Gaétan, d'où le nom de la rue voisine). L'invasion française de 1792 porta un coup fatal à ce secteur de la ville locale : les Bénédictins, les Franciscains, les Augustins, les Carmes, les Augustins déchaux, les Minimes, les Bernardines, les Théatins s'enfuirent en Piémont pour ne jamais revenir. Seuls les Jésuites, les Observantins, les Capucins, les

Visitandines et les Dominicains firent retour à Nice, parfois tardivement, et très souvent ne retrouvèrent pas leurs locaux initiaux, vendus ou détruits au fil de la tourmente révolutionnaire.



Ainsi, l'église et le couvent des Franciscains de la place Saint-François devinrent, jusqu'à nos jours, des entrepôts et des logements. Le couvent des Augustins déchaux fut réaménagé pour accueillir en 1812 le premier lycée de Nice (aujourd'hui, complètement remanié, le lycée Masséna), celui des Augustins devint la sacristie de l'église voisine et des logements, ainsi que ceux des Minimes, un de ceux des Visitandines et celui des Carmes, celui des Théatins fut racheté, avec la chapelle, par les Pénitents noirs de la Miséricorde (1828), l'autre couvent de Visitandines fut transformé en œuvre sociale, l'œuvre de la Providence (1819), celui des Dominicains fut détruit pour construire le palais de justice (1895). Malgré tout, de cette forte présence subsistent donc divers témoignages.

DU LINTEAU AU CLOITRE



On a évoqué les toponymes : la place Saint-François (couvent des Franciscains), la rue Sainte-Claire (couvent des Clarisses), la rue Sainte-Marie (couvent des Visitandines-Sainte-Marie), la rue Saint-François-de-Paule (couvent des Minimes), la rue Saint-Gaétan (couvent des Théatins) tirent leurs noms des églises conventuelles et couvents voisins. D'autres témoignages sont parfois tenus : à l'angle sud-ouest des rues Raoul-Bosio et Alexandre-Mari, un relief représente saint François de Paule, fondateur des Minimes propriétaires de cet îlot qui contenait leur couvent ; au-dessus du 22 rue de la Préfecture, un linteau porte la devise latine SPE ILLECTAT INANI (« Il [le monde extérieur] séduit par un espoir vain »), censé servir d'avertissement aux Carmes qui vivaient là. A l'angle des rues de la Condamine et du Château, une plaque commémorative rappelle le souvenir de l'église des Bernardines. Mais à ces éléments tenus s'ajoutent des ensembles encore cohérents et bien conservés.

Au XVII^e siècle, la Réforme catholique se conjuga avec la restructuration complète du quartier qui, depuis le XIII^e siècle, couvrait la pente occidentale de la colline du Château. L'extension de la forteresse mit un terme à l'existence de nombre de maisons, qui étaient les plus anciennes du tissu urbain. Des espaces importants furent libérés et c'est en saisissant ce mouvement que des ordres religieux, rachetant terrains et immeubles, purent établir là des bâtiments de vastes proportions, avec cloîtres et clôtures, plus conformes aux règles de l'architecture conventuelle que ceux de la ville basse. Du nord au sud, du couvent des Visitandines à celui des Bernardines en passant par les Clarisses, on peut dire que ce mouvement transforma radicalement le dessin urbain du secteur, ensevelissant rues médiévales et constructions antérieures. Le couvent des Jésuites existe encore, dans sa forme en U autour d'une cour, au revers de l'église du Jésus, avec son entrée au 17 rue de la Condamine. Ses grandes galeries voûtées en arêtes parcourent au premier étage un bâtiment dévolu à une association centenaire d'éducation populaire, La Semeuse. Le second couvent des Visitandines ne subsiste plus que par sa chapelle, 3 rue Saint-Augustin, siège actuel du centre culturel de la Providence. La structure du bâtiment, petit bijou baroque décoré de stucs, est datée de 1669 et présente un intérêt tout particulier pour sa forme en L, avec deux nefs. La première était destinée aux fidèles et la seconde, qui la croise à angle droit, aux sœurs cloîtrées lesquelles suivaient la messe, à travers une épaisse grille face à un autel passant pour une chapelle latérale dans l'autre nef. La combinaison des deux offre un séduisant exemple de l'ingéniosité baroque. Il faut aussi noter la grande qualité du retable de la nef principale, construit au XIX^e au bénéfice de l'œuvre de la Providence. Fondée par le chanoine Eugène Spitalieri de Cessole (?-1864), cette œuvre avait vocation à accueillir et éduquer les jeunes filles pauvres qui furent ainsi connues à Nice sous le nom de Cessolines. Transférée dans des locaux plus vastes, l'œuvre subsiste sous forme d'un lycée professionnel.



Mais l'exemple le plus impressionnant de ces édifices est formé par le couvent de la Visitation, ancien couvent des Clarisses (d'où le nom de Sainte-Claire donné à la rue qui y conduit). Les Clarisses, on l'a dit, s'enfuirent en 1792. Objet de différents projets dont une transformation en hôpital sous l'Empire, le couvent vit revenir des religieuses, des Visitandines, à la Restauration, et prit ce nom alors. Les sœurs y demeurèrent, exerçant des fonctions sociales et éducatives, jusqu'aux années 1970. L'ensemble couvre une surface importante et contient trois parties : un vaste jardin en terrasses, nécessaire pour la vie en autarcie des sœurs, équipés de divers éléments d'irrigation et de mise en valeur agricole ; une église du XVII^e siècle (commencée en 1609, achevée en 1612), rénovée au XIX^e et abritant une belle décoration baroque ainsi que des œuvres picturales intéressantes, en particulier de Jean-Baptiste Biscarra (1790-1851) ; les bâtiments conventuels. Ceux-ci se composent d'un vaste groupe initial carré, auquel furent ajoutées des ailes. Il est aujourd'hui centré

en U autour d'une cour-cloître ouverte vers le sud. Divers éléments de colonnade provenant semble-t-il des anciens cloîtres du Château y ont été réemployés. La première pierre du corps de bâtiment le plus ancien, au nord, fut posée le 28 octobre 1604, ce dont témoigne une inscription gravée au dessus de l'ancienne porte d'entrée, rue Sainte-Claire. Les premières sœurs purent s'installer en 1606. En 1616 puis en 1669, les bâtiments firent l'objet de deux extensions jusqu'à atteindre le volume occupé aujourd'hui. A l'intérieur de l'ensemble, de vastes salles mais aussi de petites cellules permettent de comprendre la vie quotidienne du couvent. Divers éléments, récemment redécouverts, comme un lavoir ou un four, viennent lui donner chair.

POUR EN SAVOIR PLUS

Luc Thévenon, Du Château vers le Paillon, Serre éditeur, Nice, 1999
Le patrimoine des Alpes-maritimes, ouvr., coll., éditions Flohic, Paris, 2000

